

Dom JEAN DE MONLEON  
O. S. B.

*Histoire Sainte*

\*

# MOÏSE

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET MYSTIQUE  
SUR L' « ÉXODE » ET LES « NOMBRES »

Nouvelle édition  
recomposée à partir de celle de 1956

Éditions Saint-Remi

– 2016 –

NIHIL OBSTAT.

IMPRIMI POTEST.

Fr. N. MENEZ, O.S.B.  
Fr. N. BALLADUR, O.S.B.

Fr. JOANNES OLPHE-GALLIARD,  
*Abbas S. Mariae.*

**Imprimatur.**

Pictavii, die 29<sup>a</sup> septembris 1956.

M. BACKÈS,

v. g.



Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 Cadillac  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## NOTE

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes :

- Alb. : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.  
Arab. : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.  
Bed. : Saint Bède le Vénéérable, *In Pentateuchum commentarii*, Pat. latine de Migne, t. XCI.  
Bonav. : Saint Bonaventure, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1866.  
B. J. : Bible, dite de Jérusalem, Paris, 1950.  
Calm. : Dom Aug. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, 1724, t. I.  
Carth. : Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. de Montreuil, 1897.  
Chald. : Paraphrase chaldaïque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.  
Corn. : Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vivès.  
Dam. : Saint Pierre Damien, *Commentaria in Vetus Testamentum*, Pat. latine de Migne, t. CXLV.  
D. B. : *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.  
Ephr. : Saint Ephrem, *Explanatio in V. T.*, Œuvres complètes, Rome, 1737, t. I.  
Fill. : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. I.  
Flav. : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnauld d'Andilly, Paris, 1700, t. I.  
Glos. : Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, édition d'Anvers, 1617, t. 1,  
H. S. : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.  
L. G. : Lusseau et Collomb, *Manuel d'études bibliques*, Paris, 1934, t. II.  
Lyr. : *Glose*, de Nicolas de Lyre (cette glose se trouve reproduite au bas de chaque page de celle de Walafriid Strabon, indiquée ci-dessus).  
Mor. : Saint Grégoire le Grand, *Moralium in Job Libri XII*, Pat. lat. de Migne, t. LXXXV et LXXXVI.  
Nyss. : Saint Grégoire de Nysse, *Contemplation sur la vie de Moïse*, trad. du R. P. Daniélou, Paris, 1941.  
Orig. : Origène, *Homélie sur l'Exode (ou sur les Nombres)*, citées d'après la traduction : *Sources chrétiennes*, aux Éditions du Cerf.  
Philax : Philon d'Alexandrie, *Vie de Moïse*, dans ses *Œuvres*, trad. par Pierre Bellier, Paris, 1575.

- Proc. : Procope de Gaza, *Commentaria*, Pal. gr. de Migne, t. LXXXVII.  
Rhab. : Rhaban Maur, *Commentariorum libri*, Pat. lat. de Migne, t. CVIII.  
Ricci. : Ricciotti, *Histoire d'Israël*, Paris, 1939 (traduit de l'italien), t. I.  
Rup. : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII.  
Syr. : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. I.  
Thom. : Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*.  
Vig. : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. II.

## PRÉFACE

**L**E premier volume de cette HISTOIRE SAINTE, où se trouve contée la *Vie des Patriarches*, a été accueillie par certains exégètes professionnels avec une hostilité non déguisée. Une telle attitude n'a rien qui doive surprendre ; les comptes rendus où elle s'exprime montrent à l'évidence que leurs auteurs n'ont jamais pris contact, sinon avec la lettre, du moins avec la pensée des Pères de l'Église. Le langage mystique familier à ceux-ci, les images dont ils se servent couramment, leur apparaissent comme des nouveautés extravagantes, des fantaisies intolérables. C'est ainsi, par exemple, qu'une pudique rougeur monte au front du critique des Cahiers Sioniens<sup>1</sup>, en voyant la race d'Israël comparée à une ânesse, et les Pharisiens assimilés aux Philistins ; l'indignation l'étouffe devant ces injures faites au peuple juif ! Je veux bien que ces rapprochements soient peu flatteurs, mais qu'y puis-je ? Ils sont tellement classiques, tellement courants chez les anciens, qu'on ne peut que s'étonner de l'étonnement d'un écrivain aussi averti. S'il veut bien se reporter à l'ouvrage intitulé : *Clef de Saint Méliton*, édité au siècle dernier par le Cardinal Pitra, et qui est une simple compilation des figures les plus employées par les Pères, il verra au mot : ânesse, en première ligne : *Asina, synagoga*<sup>2</sup>. Il est évident au surplus que ces traits visent, non la race juive en elle-même, mais son attitude envers la Loi de Dieu, et surtout envers le Christ. Les épithètes employées par les Docteurs sont d'ailleurs bénignes, si nous les comparons à celles dont les Juifs ont été, à l'occasion, stigmatisés par les prophètes qui, si je ne me trompe, appartenaient, eux, à la race élue. Si le critique des Cahiers Sioniens se scandalise de voir Origène — à la suite d'ailleurs du juif Philon !<sup>3</sup> — assimiler les Pharisiens aux Philistins, je serai curieux de savoir ce qu'il pense d'Isaïe, quand celui-ci les appelle : *princes de Sodome et peuple de Gomorrhe*<sup>4</sup>.

Nourris exclusivement dans le climat de « science exacte » où se complait l'exégèse contemporaine, ces auteurs se croient le devoir de repousser comme

---

<sup>1</sup> N° 2 de 1955, p. 174.

<sup>2</sup> *Spicilegium solesmense*, t. III, p. 12.

<sup>3</sup> *Quaest. in Genes.*, IV, 191.

<sup>4</sup> I, 10.

*surannées, puérides, étrangères à la vraie culture biblique, non seulement toutes les interprétations spirituelles, allégoriques ou morales, que nous ont transmises les Pères ; mais même tout humanisme, tout le travail propre à l'historien de métier, qui consiste à ressusciter le passé, à le colorer, à le rendre vivant, à en camper les personnalités dans des portraits aussi naturels que possible. Ils sont donc mal préparés à comprendre un ouvrage où l'on s'est efforcé, conformément aux souhaits exprimés dans l'encyclique Divino Afflante, de fouiller les « précieux trésors de l'antiquité » et les « immenses richesses » accumulées par les Pères, pour montrer le « vrai visage » des Patriarches, faire ressortir leurs mérites, et dire en quoi ils ont préfiguré le Christ.*

*Ab ! si voulant raconter la vie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, j'avais institué d'abord une longue discussion sur l'authenticité du Pentateuque ; si j'avais dosé sagement la part que l'on peut en laisser à Moïse, celle qu'il faut réserver aux sources dont il s'est servi, celle qui revient à des rédacteurs postérieurs ; si j'avais apporté quelques modifications au pointillé qui sépare le cycle élohiste du cycle yahviste, et du cycle sacerdotal ; si, glissant rapidement sur les événements de la vie des Patriarches — incidents vulgaires, indignes de retenir l'attention d'un homme de science — j'avais longuement confronté leurs pratiques religieuses avec celles des Égyptiens, des Chananéens ou des Babyloniens ; si j'avais parlé abondamment du Code d'Hammourabi, des briques d'El' Amarna, ou des manuscrits de la mer Morte ; si, au lieu de faire appel à l'autorité des Pères de l'Église je m'étais appuyé sur celle de Wellhausen, de Dhorme ou des protestants libéraux, alors sans doute aurais-je mérité quelque considération devant ces nouveaux Docteurs de la Loi, qui prétendent être les seuls à posséder la clef de la Science !*

*Mais s'essayer à retracer la vie morale des grandes figures de l'Ancien Testament ; montrer leurs réactions devant les épreuves, leur attitude devant les difficultés ; s'attacher à faire ressortir ce qui fut vraiment grand et héroïque dans leur conduite, ce qui rendit leur fidélité méritoire dans les circonstances où ils la gardèrent ; ce qui les fait briller comme des statues lumineuses dans la nuit noire du paganisme ; analyser ce que put être l'état d'âme d'Abraham devant l'ordre d'immoler son fils, ou celui de Joseph vendu par ses frères ; montrer dans le premier une figure de la Vierge offrant son Fils sur le Calvaire, dans le second celle du Christ renié par ses compatriotes ; fouiller le cœur de ces hommes avec les yeux de saint Jean Chrysostome, de saint*

*Ephrem, de saint Ambroise, de saint Augustin, et des plus grands génies du christianisme... Cela, si je m'en rapporte au jugement du même critique, c'est un travail « totalement étranger à l'effort biblique de notre temps ! »<sup>1</sup> « En vérité, je ne sais si je dois le regretter pour moi, pour « l'effort biblique de notre temps ! », ou pour les malheureux lecteurs qui ne connaissent l'Écriture qu'à travers le prisme des Cahiers Sioniens !*

\*

\* \*

*Brochant sur le même thème, la Vie Spirituelle m'accuse d'écarter « tout l'apport des sciences bibliques », pour m'en tenir exclusivement à l'enseignement des Pères, et, en arrêtant mon information au seuil de notre temps, de « tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire ».*

*Je ferai d'abord remarquer à cette estimable revue, — dont on était en droit d'attendre une analyse plus consciencieuse de mon ouvrage, et une intelligence plus spirituelle de la question — qu'il ne semble pas nécessaire de porter de l'eau à la rivière, et d'ajouter un traité d'exégèse critique ou scientifique à ceux qui foisonnent déjà. Tous les auteurs modernes, ou à peu près, se cantonnant dans ce domaine, j'ai pensé que je pouvais, sans manquer à la justice, ni à la vérité, faire entendre à notre siècle qui l'ignore entièrement, l'autre son de cloche, la voix des Pères de l'Église, le point de vue de la Tradition catholique. Si certains aspects de cet enseignement souverainement respectable sont parfois un peu démodés ou dépassés aujourd'hui, ceux de la science actuelle le seront certainement beaucoup plus avant cinquante ans. Dans une recherche sincère de la vérité, tout le monde ne suit pas nécessairement le même chemin ; et s'il y a « bien des demeures dans la maison de mon Père », il y a aussi bien des manières de goûter l'Écriture ici-bas. Que de nombreux esprits se plaisent dans les commentaires critiques, c'est une chose fort heureuse en soi, et je n'aurais garde de leur en vouloir. Mais toutes les âmes n'en sont pas là, et il en est beaucoup, même au XX<sup>e</sup> siècle, qui ont besoin d'une autre nourriture et qui font encore leurs délires des allégories d'un saint Grégoire ou d'un saint Augustin. C'est pour celles-là que j'écris, et je pense que c'est mon droit.*

---

<sup>1</sup> *Cahiers Sioniens, loc. cit.*

*Maintenant, mes contradicteurs sont-ils vraiment fondés à me reprocher d'avoir écarté tout l'apport des sciences bibliques ? — Je lis la même critique dans une autre revue, dont le censeur, après avoir qualifié mon travail de « pieuse et agréable fantaisie », s'indigne que l'on ose ainsi « faire fi des progrès accomplis depuis un siècle en exégèse<sup>1</sup> ». J'avoue qu'il est particulièrement réjouissant — quand on a pris soin, comme je l'ai fait, de ne rien avancer sans citer ses sources — d'entendre formuler cette accusation de « fantaisie », dans une collection dont le directeur a publié, voici quelques années, une « dissertation-fleuve » sur la lecture de la Bible, où il ne se fait aucun scrupule d'ignorer, lui, dix-huit siècles de tradition catholique ! Où il discours pendant trois cent quarante-six pages sur ce sujet ardu, sans qu'une seule référence aux Pères, une seule évocation du Magistère de l'Église vienne entraver le libre épanchement de ses conceptions personnelles !*

*Je reviens à la question que j'ai posée. Mes contradicteurs ont-ils qualité pour me reprocher d'avoir négligé tout l'apport de la science biblique contemporaine ? Même en laissant de côté les Pères de l'Église, n'y aurait-il pas lieu, sur ce seul terrain, d'évoquer la parabole de la paille et de la poutre ? - En parcourant le numéro spécial que les Cahiers Sioniens ont consacré à Abraham, voici quelques années, ou un article de Bible et vie chrétienne sur le même personnage<sup>2</sup> et bien d'autres écrits de la même classe, on n'est pas peu surpris de voir le silence qu'ils gardent, les uns comme les autres, sur les fouilles faites depuis un siècle à Ur, en Chaldée, patrie de notre héros. Voilà cependant un « apport scientifique » substantiel, authentique, capital, irrécusable et qui ne saurait être taxé de pieuse et agréable fantaisie. D'où vient que ces savants auteurs semblent « l'écartier », et « en faire fi » ?*

*Dans les Origines de la France contemporaine, Taine a montré, avec une sagacité pénétrante, comment les chefs de file de la Révolution, appliquant à la politique la rigueur de leur formation mathématique, rejetaient impitoyablement les réalités les plus criantes, et l'évidence elle-même, quand elles étaient en contradiction avec les « immortels principes de 89 ». Or, il se passe un phénomène analogue chez les auteurs dont je parle. Le grand principe pour eux, le dogme intangible, le Moloch auquel il faut être prêt à tout immoler, c'est la théorie de l'évolution. Celle-ci obsède leurs esprits,*

<sup>1</sup> *Bible et Vie chrétienne*, mai-juillet 1956, p. 124.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*, p. 78.



*et le nom en revient constamment sous leur plume. Malgré la méfiance qu'elle commence à inspirer à tous ceux qui ne sont pas esclaves des préjugés courants, elle reste pour eux un savoureux « tarte à la crème » ; elle leur apparaît toujours comme le suprême raffinement de l'esprit ; le signe d'une vraie culture, la preuve éblouissante qu'ils sont « à la page », et à l'avant-garde de la pensée de leur temps. Les avertissements de la lettre Humani Generis, rappelant qu'elle n'est qu'une hypothèse, et qu'hypothèse n'est pas science<sup>1</sup>, sont restés sans écho. Tout se passe comme si la critique biblique avait pour premier devoir de concilier le texte des écrivains sacrés avec les exigences de cette doctrine, étant bien entendu que ce sont les premiers qui feront toutes les concessions, la seconde étant par essence un dogme qui ne se discute pas.*

*La vie d'Abraham nous offre un exemple saisissant de cet extraordinaire état d'esprit. Toute la tradition chrétienne et toute la tradition juive sont d'accord pour nous présenter le Père de notre foi, non seulement comme un personnage d'une sainteté éminente, mais encore comme un homme de très haute culture, un grand civilisé, je l'ai montré dans les Patriarches. Or, en ces dernières années, les fouilles faites à Ur, patrie de notre héros, sont venues apporter à cette croyance universelle la plus éclatante des confirmations. Elles ont révélé chez les Chaldéens de cette époque lointaine, des connaissances extrêmement avancées dans le domaine des mathématiques et de l'astronomie, en même temps qu'un art d'une finesse incroyable, qui excite aujourd'hui l'admiration de nos plus grands peintres et sculpteurs. Pourquoi les savants auteurs qui m'attaquent sont-ils seuls à ne pas en souffler mot ? - Ah ! c'est que ces fouilles sont extrêmement gênantes ! Elles mettent par terre le portrait que l'on a coutume de faire aujourd'hui du Patriarche, et les idées reçues sur les origines des Juifs.*

*Elles contredisent ouvertement les exigences de la théorie évolutionniste<sup>2</sup>. Alors, tant pis pour Abraham ! tant pis pour la tradition chrétienne et pour celle d'Israël ! tant pis pour les fouilles d'Ur et la science des Chaldéens ! Évolution d'abord ! Le rôle de l'historien n'est plus de ressusciter le passé à*

---

<sup>1</sup> On ne saurait assez recommander à ceux qui veulent se faire une opinion objective de la question, la lecture du remarquable ouvrage de B. Bertrand-Serret, *La Superstition transformiste*.

<sup>2</sup> Tels, par exemple, les *Cahiers Sioniens* dans le n° spécial qu'ils ont consacré au Patriarche.

*l'aide des documents qu'il lui a laissés ; c'est de montrer la courbe harmonieuse de la progression évolutionniste, en soulignant les arguments qui la confirment, en rejetant ceux qui la contredisent. Le Patriarche restera, bon gré mal gré, l'« homme de la steppe », le vagabond civilisé, la « conscience crépusculaire », le « chef de bande » aux « plaisanteries un peu grosses<sup>1</sup> », qui profite de la « balourdise » du Pharaon pour se faire faire force cadeaux<sup>2</sup>, en lui prêtant sa femme ! Sara continuera d'être comparée « aux gitanes qui hantent les portes des villes, et dont la beauté a quelque chose de fascinant, de vaguement maléfique » !*

*Et La Vie Spirituelle écrira avec sérénité que s'écarter de ce conformisme, c'est faire preuve d'« un subjectivisme absolu », c'est « tourner délibérément le dos à l'exactitude et à l'histoire » ! Et le porte-parole des Cahiers Sioniens qui, tout à l'heure, vouait à l'anathème, sur le ton des Philippiques, les images sévères peut-être, mais justes, dont se sont servis les Pères de l'Église pour faire ressortir l'infidélité du peuple juif, n'élèvera aucune protestation contre ces propos abjects, qui attendent à la pureté des plus nobles figures d'Israël !*

*Si nous passons maintenant au sens spirituel, c'est bien autre chose. Nos critiques lui dénie, naturellement, toute valeur objective. Pour eux, l'Écriture est essentiellement une histoire du peuple juif. La véritable « exégèse » n'a pas à sortir de là. Tout ce qui relève, non seulement de l'ordre mystique, mais même de l'ordre moral, ou du domaine de la piété, est à leurs yeux secondaire, adventice, inutile et dangereux. « Cela n'a plus rien à voir avec le sens de la Bible », déclare La Vie Spirituelle, et après avoir gémi que l'on « mêle tant d'éléments hétérogènes à la Parole de Dieu<sup>3</sup>... », elle continue par cette affirmation au moins surprenante : « L'Encyclique Divino afflante qualifie « d'abus du texte sacré » le sens accommodatice, dont le sens allégorique n'est qu'une variété ».*

*Cette courte phrase contient deux erreurs graves, l'une sur la nature du sens allégorique, l'autre sur la vraie signification de la phrase du Saint-Père, qui est d'ailleurs citée de travers. Je dis deux erreurs graves, parce qu'elles vont directement contre l'enseignement ordinaire de l'Église, et qu'elles*

<sup>1</sup> *Bible et Vie chrétienne*, mai-juillet 1955, p. 78.

<sup>2</sup> L. Chaîne, *Le Livre de la Genèse*, p. 188.

<sup>3</sup> *La Vie Spirituelle*, mars 1956.

*permettent de jeter au panier, d'un seul coup, tous les commentaires mystiques qui nous sont venus de la Tradition.*

*Non seulement le sens allégorique n'est pas une variété de l'accommodatice, mais la distance qui les sépare l'un de l'autre peut être, sans exagération, qualifiée d'infinie ; étant donné que le premier a son fondement dans l'intelligence divine, tandis que le second n'est qu'une création de l'esprit humain. Le sens accommodatice, en effet, n'a rien à voir avec le sens proprement spirituel de l'Écriture ; il n'a été voulu, ni directement, ni indirectement, par le Saint-Esprit ; c'est une signification attribuée plus ou moins arbitrairement à certaines paroles du texte sacré pour illustrer un sujet qui n'a aucun lien profond avec elles<sup>1</sup>.*

*Par exemple, lorsque Bossuet, dans l'oraison funèbre du Prince de Condé, applique à celui-ci un verset tiré du livre des Juges : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes !... Allez avec ce courage dont vous êtes doué, je serai avec vous<sup>2</sup> », il emploie ces paroles dans un sens « accommodatice ». Parce qu'en adressant cette exhortation à Gédéon, il est de toute évidence que le Saint-Esprit ne visait, ni directement, ni, indirectement, le vainqueur de Rocroi !*

*Non seulement de telles accommodations ne sont pas proscrites comme un « abus du texte sacré », mais elles ont toujours été tenues pour parfaitement légitimes. Les Pères et Docteurs s'en sont servi à tout propos dans leurs homélies ; la liturgie les utilise constamment, le Missel et le Bréviaire en fournissent des exemples presque à chaque page. Seulement, à cause des excès auxquels ce procédé peut aisément se laisser aller, le Souverain Pontife recommande de ne l'employer qu'avec « modération et sobriété » ; et surtout de ne pas donner de telles significations comme le sens « authentique » de la Sainte Écriture, parce qu'elles n'ont qu'un caractère « extrinsèque et adventice<sup>3</sup> ».*

*Le sens allégorique, ou typologique, au contraire, constitue l'une des branches maîtresses du sens dit spirituel<sup>4</sup>.*

<sup>1</sup> Cf. *Dictionnaire de la Bible*, t. I, p. 112.

<sup>2</sup> Jud., VI, 12.

<sup>3</sup> *Div. Afflante*, pp. 30 et 31.

<sup>4</sup> D'après l'enseignement de saint Thomas, qui représente, sur ce point comme sur les autres, la doctrine commune de l'Église, le sens spirituel comprend trois branches, qui sont :

*A ce titre, il est, lui, d'inspiration divine. Il a été, dit le Pape, « voulu et ordonné par Dieu », qui a « disposé d'une façon merveilleuse les paroles et les faits de l'Ancien Testament, de telle manière que le passé signifiait d'avance... ce qui devait arriver sous le Nouveau. »*

*Il a, dès lors, une valeur rigoureusement objective : il est une réalité en soi, indépendante de toutes nos conceptions personnelles. Lorsque les Pères l'exposent dans leurs écrits, rien n'est plus inexact que d'attribuer leurs commentaires à la richesse de leur imagination, et de croire qu'ils firent leurs développements de leur propre fond. Ils se sont toujours défendus énergiquement de rien faire de semblable ; ils n'ont jamais prétendu être autre chose que des témoins de la tradition, les porte-parole d'un enseignement qu'ils avaient eux-mêmes reçu de leurs maîtres. « Ils expliquaient les Saintes Écritures, écrit Rufin, non d'après leur sens propre, mais d'après les écrits et les autorités de leurs prédécesseurs, parce qu'il était évident que ceux-ci avaient reçu de la tradition des Apôtres les règles pour l'interprétation des livres saints<sup>1</sup>. »*

*Lorsque saint Augustin établit un rapprochement entre la source sortie de la pierre frappée par Moïse, pour désaltérer le peuple juif<sup>2</sup>, et la plaie faite au Sauveur en Croix par la lance du centurion, déversant un fleuve de vie pour les âmes fidèles, le rapport qu'il expose entre ces deux faits n'est pas le fruit de son imagination. Il est fondé sur le témoignage de saint Paul lui-même, qui déclare expressément : Et la pierre était le Christ<sup>3</sup>.*

*Remarquons la force de cette expression. L'Apôtre ne dit pas : la pierre représentait, ou signifiait, ou figurait le Christ, mais la pierre ÉTAIT le Christ. Qu'est-ce à dire ? Ce rocher pourtant était semblable à tous ceux du désert. Il n'avait rien apparemment de commun avec le divin Maître. Mais l'Apôtre dit qu'il était le Christ, pour nous dévoiler le rapport essentiel qui existait dans la pensée de Dieu, entre la pierre et le Christ. Les choses, en*

le sens allégorique, ou typologique ;

le sens moral, ou tropologique ;

le sens anagogique (ne pas confondre, de grâce, avec analogique).

<sup>1</sup> *Par.*, qu. I, a. 10, et *Quodlibet VII*, qu. VI, a. 14, 15 et 16. - On trouvera plus loin des exemples de ces trois sens à propos du Buisson ardent, p. 51.

<sup>2</sup> *Hist. Eccl.* II, 9.

<sup>3</sup> *Num.*, XX, II. *Contra Faustum*, l. XVI, ch. XVII.

<sup>4</sup> I *Cor.*, X, 4.

*effet, ont à la fois, au dire des philosophes, un triple « ÊTRE » : elles sont d'abord dans l'intelligence divine, par mode d'exemplaire ; elles sont ensuite, dans leur être matériel et créé ; elles sont enfin dans la pensée de l'homme, par mode d'abstraction<sup>1</sup>. Or, ici, considérée dans son être matériel, la pierre n'était qu'une pierre ; mais dans l'intelligence divine, elle se trouvait si étroitement apparentée au Christ, dont elle était la figure, qu'elle ne faisait plus qu'un avec lui, et qu'elle était le Christ.*

*Ainsi, on ne saurait douter de la très haute valeur de ce sens spirituel, que les exégètes scientifiques qualifient à qui mieux mieux de « fantaisie pieuse ». Bien qu'il n'ait point « valeur argumentative », comme l'on disait au Moyen-Âge, c'est-à-dire : bien qu'il ne puisse être utilisé dans les discussions théologiques, il constitue pour l'âme chrétienne un aliment de la plus haute qualité, et il est indispensable à la vie contemplative. C'est lui qui donne à l'Ancien Testament sa vraie saveur ; sans lui, l'étude de la Bible se dessèche, et se durcit ; elle devient de la science pure, de cette science malheureuse, qui ne se tourne pas à aimer ! Aussi le Souverain Pontife fait-il obligation à l'exégète, de « le manifester et de l'exposer avec le soin qu'exige la dignité de la parole divine<sup>2</sup> ». Et pour lui donner le moyen de le découvrir avec sûreté, il lui indique la source où, il doit l'aller puiser :*

*Pour s'acquitter de sa tâche, dit-il, l'exégète aura bénéfice à s'aider par une étude sérieuse des œuvres que les saints Pères, les Docteurs de l'Église et les plus illustres exégètes des temps passés ont consacrées à l'explication des Saintes Lettres. Ceux-là en effet, bien que leur érudition et leurs connaissances linguistiques fussent moins poussées que celles des exégètes modernes, les dépassent néanmoins, en raison du rôle que Dieu leur a attribué dans l'Église, par un discernement tout suave des choses célestes, et par une admirable puissance d'esprit, grâce auxquels ils pénètrent plus avant dans les profondeurs de la parole divine, et mettent en lumière tout ce qui peut servir à illustrer la doctrine du Christ, ainsi qu'à faire progresser la sainteté de la vie.*

*Il faut gémir (Dolendum est...) de ce que ces précieux trésors de l'antiquité chrétienne soient si peu connus de maints écrivains de notre temps, et que les historiens de l'exégèse n'aient pas encore accompli tout ce qui semblerait nécessaire pour une étude méthodique et une juste appréciation de cette matière si importante.*

<sup>1</sup> Q. S. Bonaventure, *Exposit, in Ecclesiasten*, I, 3, Édit. Vivès, t. IX, c. 588.

<sup>2</sup> *Dim. Affl.*, p. 30.

*Plaise au ciel que se lèvent un grand nombre des travailleurs qui explorent avec zèle l'interprétation catholique des Écritures, auteurs et œuvres, et qui épuisent, pour ainsi dire, les richesses presque immenses amassées par ces auteurs. Ils contribueront ainsi à manifester toujours mieux avec quel soin ceux-là ont scruté et mis en lumière la doctrine des Livres Saints et à obliger les excégètes contemporains à s'inspirer de leur exemple, à chercher chez eux des arguments opportuns. Ainsi se réalisera enfin l'heureuse et féconde union de la doctrine et de l'onction des anciens avec l'érudition plus grande et l'art plus avancé des modernes, union qui produira des fruits nouveaux dans le champ des Lettres Divines, lequel ne sera jamais ni suffisamment cultivé ni entièrement épuisé.*

*On ne saurait assez lire et méditer cette admirable page.*

*C'est à la lumière des principes posés par elle, qu'est écrite la présente HISTOIRE SAINTE, dont les Éditions de la Source<sup>1</sup> offrent aujourd'hui au public le second volume, consacré à Moïse.*

*Comme pour Abraham et ses successeurs, je me suis attaché, en suivant pas à pas le récit du texte sacré, à faire ressortir surtout le caractère de l'homme, et les exemples qu'il nous a laissés.*

---

<sup>1</sup> Les Éditions de la Source tiennent à préciser ici leur position dans ce débat. Il va sans dire qu'elles ne sont nullement obligées de prendre parti dans cette querelle, estimant l'auteur bien capable de se défendre tout seul, et lui laissant l'entière responsabilité de ses opinions. Du moment qu'il est couvert par l'Imprimatur, elles n'ont pas à s'en inquiéter.

Cette attitude n'est ni une adhésion ni encore moins, une réprobation. Elle est celle que doivent tenir, et que tiennent, en général, toutes les maisons d'édition qui ne sont pas régies par un régime totalitaire les réservant à l'expression exclusive de leur doctrine.

Qu'il nous soit accordé cependant de nous étonner que des critiques, chrétiens, se soient permis d'attaquer (c'est le mot) l'ouvrage d'un religieux, deux ans après sa parution - ce qui leur enlève l'excuse de la surprise en des termes dépourvus de cette aménité, cette sérénité, cette courtoisie, cette correction, ce respect, qui conviennent éminemment au rôle de critique, et dont on ne saurait se départir sans risquer de blesser sérieusement non seulement la charité chrétienne, mais aussi les simples règles du jeu.

Il arrive parfois que, dans la fougue de la jeunesse, ou dans l'ardeur de convictions trop fortes, certains se laissent aller jusqu'à oublier ces lois, et même à dépasser les limites de leur compétence.

Les Éditions de la Source leur souhaitent de recevoir la lumière et la paix de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

*Moïse incarne d'abord le modèle du chef : tous ceux que Dieu a investis, à un degré quelconque, du devoir de gouverner leurs semblables, n'ont autre chose à faire qu'à étudier sa vie, à imiter ses vertus, à s'inspirer de sa conduite, pour s'acquitter de leur rôle à la perfection. Aucun homme, — sauf, bien entendu, Jésus-Christ Notre-Seigneur — n'a rempli une mission plus considérable dans l'histoire du monde. Le transfert du peuple juif, d'Égypte en Palestine, dans les conditions où il l'a réalisé, constitue une performance inouïe, qui dépasse tout ce qu'ont jamais fait les dictateurs les plus puissants et les conquérants les plus audacieux. Ce peuple, qui n'était encore, quand il en prit la charge, qu'un agrégat de tribus, sans cadres solides, il en a fait une nation, il l'a doté d'une double hiérarchie, politique et religieuse ; il a buriné pour lui un code de lois, dont la minutie ne laisse rien au hasard, et dont la transcendance cependant domine toutes les autres législations, comme une montagne dont la cime se perd dans les cieux. Il a su allier une fermeté intrépide avec la tendresse d'une mère. Jamais il n'hésite à frapper les coupables, à prendre les sanctions nécessaires, à user des pires rigneurs, quand la justice ou le bon ordre le demandent ; jamais il ne tolère un écart, un manquement volontaire à la Loi de Dieu. Et cependant il se fait tout à tous, comme saint Paul. Il passe ses journées entières à écouter les petites gens lui exposer leurs doléances ou leurs litiges. Il témoigne à ce peuple une sollicitude qui lui permettra de dire qu'il l'a porté à travers le désert comme une mère porte son nouveau-né.*

*Mais la vie de Moïse n'est pas instructive seulement pour ceux qui ont à exercer l'autorité : elle l'est aussi pour tout homme qui veut donner un sens à sa propre existence, au lieu de la gaspiller au fil des jours et au hasard des rencontres. Elle nous apparaît, merveilleusement pleine et harmonieuse, unifiée par un seul but : le service de Dieu.*

*Moïse n'a jamais cherché sa gloire ni son avantage personnel, il a travaillé toujours et exclusivement pour son Maître, au point que saint Paul l'appellera : « le » serviteur de Dieu, comme si ce titre définissait l'essence mérite de sa personnalité.*

*Ce qui fait le prix inestimable de l'histoire de sa vie, c'est qu'écrite sous le charisme de l'inspiration, elle est prise entièrement en compte par l'Esprit-Saint, elle n'est déformée ni par la vanité littéraire, ni par le souci secret de camper son portrait pour les siècles à venir.*

*Son âme nous est montrée à nu : nous pouvons en voir les ressorts, en étudier les attitudes, les mouvements, les réactions, dans une lumière de vérité intégrale, sans qu'il s'y mélange aucune erreur. Il n'est pas exagéré de dire que Moïse est, avec David, l'homme que nous connaissons le mieux dans son fond. En le suivant pas à pas dans sa carrière si mouvementée, nous verrons que le secret de sa force comme de sa réussite, est à chercher non pas dans les qualités exceptionnelles dont il était doué, mais dans la pratique héroïque des vertus que l'Évangile devait mettre en lumière, et dont il avait compris déjà l'importance de premier plan : une humilité à toute épreuve, une douceur que rien ne pouvait aigrir, une obéissance sans réserve à la Volonté divine ; par-dessus tout, un dialogue continu avec Dieu, dans le secret de son cœur. Et nous comprendrons à quelle école il faut nous mettre si nous voulons nous aussi, échapper à la tyrannie du Pharaon, traverser sains et saufs le désert de la vie présente, et mourir en contemplant de nos yeux la vraie Terre promise, celle que Dieu réserve en apanage au véritable Israël, au peuple des élus : le royaume des cieux.*



## LIVRE PREMIER

# L'ÉGYPTE

### CHAPITRE PREMIER

#### LES PHARAONS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

(Ex., I)

**A**PRÈS la mort de Joseph, les Hébreux continuèrent à habiter paisiblement le territoire qui leur avait été concédé par le Pharaon, la terre de Gessen. Grâce à l'extrême fertilité du sol, ils connurent alors des années de prospérité et d'abondance.

C'est là, dit M. Vigouroux, qu'ils s'asseyaient autour de ces pots remplis de viande, qu'ils devaient regretter si vivement un jour dans le désert ; c'est là qu'ils mangeaient ces petits oignons d'Égypte, qui n'ont pas perdu aujourd'hui encore leur antique réputation ; c'est là qu'ils se nourrissaient des excellents poissons pêchés dans les bras ou les canaux du Nil<sup>1</sup>.

Le trait le plus marquant de cette période de leur histoire fut la rapidité incroyable avec laquelle ils se multiplièrent. Au moment où Jacob était entré en Égypte, sa famille comptait soixante-dix membres de son sang, auxquels il faut ajouter les épouses de ses enfants ou petits-enfants, et aussi peut-être un certain nombre de serviteurs et d'amis.

Le développement de ce petit groupe se poursuivit à une cadence qui défie l'imagination, puisque deux cent quinze ans après, il pouvait mettre en ligne six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes, les vieillards et les enfants<sup>2</sup>.

Faut-il considérer cette prolifération comme un miracle, au sens propre de ce mot ? - Non, répond saint Augustin, elle ne fit

---

<sup>1</sup> Vig., p. 229.

<sup>2</sup> Ex., XII, 37.

pas violence à la nature, elle fut seulement accélérée par une assistance divine spéciale<sup>1</sup>. Sans sortir des lois ordinaires de la procréation, Dieu donna aux femmes juives une fécondité exceptionnelle : il leur permit d'avoir des enfants tous les ans, de continuer leurs maternités jusqu'à l'âge de soixante et quatre-vingts ans, de mettre souvent au monde des jumeaux, des triplés, des quadruplés, etc. Le climat d'Égypte avait d'ailleurs chez les anciens la réputation de favoriser ces naissances multiples. Aristote le signale, et cite le cas d'une femme de ce pays qui eut quatre fois de suite des quintuplés : c'est-à-dire qu'en quatre accouchements elle mit au monde vingt enfants, et l'auteur ajoute que la plupart vécutent<sup>2</sup>. Enfin n'oublions pas que la polygamie était encore tolérée chez les Hébreux, permettant aux familles d'atteindre des chiffres impressionnants. C'est ainsi qu'au temps des Juges, on verra l'un de ceux-ci, Jair, avoir trente fils, et Gédéon, soixante et onze ; Abessan, aura trente garçons et trente filles ; Abdon, quarante fils et trente petits-fils<sup>3</sup>.

Sous le ciel d'Égypte le miracle consista surtout, toujours selon saint Augustin, dans le fait que cette prolifération se maintint au même étiage, malgré le régime de la persécution qui s'éleva bientôt, mettant tout en œuvre pour épuiser les Hébreux et leurs femmes.

En effet, après les années de vie facile dont nous venons de parler, le vent tourna brusquement : *Il se leva sur l'Égypte*, dit l'Écriture, *un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph, et qui dit à son peuple : « Voici que le peuple des fils d'Israël est plus considérable et plus fort que nous. Venez, persécutons-le adroitement, de crainte qu'il ne se multiplie (encore), et que, si une guerre éclatait contre nous, il ne s'ajoute à nos ennemis, et après nous avoir vaincus, ne sorte de la terre »*. On voit à ces mots que la crainte provoquée par la multiplication croissante des Juifs se mêlangeait dans l'esprit du roi au désir de conserver ce peuple industriel. On tenait à lui, à cause des services qu'il rendait, et des impôts qu'il payait.

<sup>1</sup> *Cité de Dieu*, l. XVIII, ch. VII.

<sup>2</sup> *De animalibus historiae*, l. VII, ch. IV.

<sup>3</sup> Judic., X, 4 ; VIII, 30-31 ; XII, 8 et 14.

Quel était ce nouveau Pharaon, dont la conduite contrastait si fort avec l'attitude bienveillante de celui qui avait, été le protecteur et l'ami de Joseph ?

Les historiens modernes se rencontrent avec les traditions anciennes pour dire qu'il y eut, avant les événements que nous allons raconter, non seulement un changement de souverain, mais un changement de dynastie, qui entraîna un renversement de la politique en cours. Le Pharaon qu'avait connu Joseph appartenait à la lignée des Hyksos ou rois-pasteurs. Ceux-ci occupaient le trône depuis l'an 1800 environ : mais c'était des étrangers, venus d'Asie. Leur domination s'était établie par la force, et ils n'avaient jamais été agréés pleinement des habitants. Un mouvement nationaliste, parti de la région de Thèbes, se forma peu à peu contre eux, et un beau jour, vers l'an 1580, les chassa, pour mettre à leur place une dynastie de souche égyptienne, la XIX<sup>e</sup>. Cette révolution entraîna dans tout l'empire une animosité générale contre les Asiatiques, à cause de la faveur dont ils avaient joui sous les règnes précédents ; et les premières victimes de cet état de choses furent les Hébreux, pour lesquels les Égyptiens d'ailleurs n'avaient jamais eu de sympathie.

La grande majorité des exégètes et des historiens s'accordent aujourd'hui à penser que le souverain dont parle ici la Bible, *qui ne connaissait pas Joseph* et qui voulut exterminer sa race, fut Rhamsès II, plus connu dans l'antiquité sous le nom illustre de Sésostris.

Son règne fut extrêmement long, puisqu'il s'étendit sur plus d'un demi-siècle, de 1292 à 1225<sup>1</sup>. Peut-être la persécution commença-t-elle avec son père, Sété I<sup>er</sup> : mais c'est sous Rhamsès II qu'elle devint impitoyable. Ce prince, dont la momie est conservée au musée du Caire, et dont la tête décharnée figure aujourd'hui dans tous les Manuels, fut un bâtisseur insigne entre tous les Pharaons. Il fonda des villes, creusa des canaux, couvrit l'Égypte entière de temples, de statues, de monuments de toutes

---

<sup>1</sup> Il existe cependant une autre opinion, qui place la persécution sous Thoutmès III (1501-1447), de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et l'Exode, sous Aménophis II, son successeur.

espèces. On lui doit en particulier la salle hypostyle de Karnac, dont le plafond, haut de vingt-trois mètres, est soutenu par cent trente-quatre colonnes aux proportions colossales. Le célèbre obélisque de Louqsor, qui orne à Paris la place de la Concorde, a été taillé sous son règne. Les hiéroglyphes qui le décorent proclament sa gloire, ou redisent les prières qu'il adressait à Ammon-Râ, le dieu du soleil. Il est sans doute bien peu de Parisiens qui en côtoyant cet admirable monolithe, songent qu'il a été sculpté avant le passage de la Mer Rouge, et que, de ses faces de granit rose, « plus de quarante siècles les contemplant ! ».

Mais le chef-d'œuvre qui attira à Rhamsès II une célébrité extraordinaire dans le monde ancien, ce furent les deux statues monumentales, hautes de plus de vingt mètres, et taillées chacune dans un seul bloc, qu'il fit ériger aux portes de Thèbes : L'une d'elles le représentait lui-même. Par une de ces ingénieuses dispositions, dont les Égyptiens avaient le secret, elle faisait entendre, chaque jour, au moment où les premiers rayons du soleil venaient caresser sa bouche, des sons semblables à ceux d'une harpe ou d'une lyre. Les Grecs, se refusant à voir en elle le portrait d'un simple roi terrestre, déclarèrent qu'elle représentait Memnon, le fils de l'Aurore, qui venait au matin saluer sa mère par cette douce mélodie ; et ils la baptisèrent : colosse de Memnon. C'est sous ce nom qu'elle fut connue du monde antique, comme l'un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'univers. Les visiteurs venaient en foule de tous les pays, curieux d'entendre de leurs oreilles la merveilleuse chanson. Mais cette statue fut de celles — dit-on — qui s'écroulèrent, subitement et sans raison apparente, au moment où la Sainte Famille entra en Égypte. La partie supérieure se détacha et alla s'écraser sur le sol, tandis que la partie inférieure restait en place. Restaurée sous Septime Sévère, elle subsiste aujourd'hui encore, ainsi que sa jumelle, dominant de sa masse énorme les ruines de Thèbes ; mais son secret a été perdu, et nul des voyageurs venus pour la contempler n'a plus jamais entendu sortir de sa bouche les accords éoliens qui saluaient l'aurore.

Par leur nombre, par leur puissance, par l'art consommé et le soin infini qui ont présidé à leur facture, les monuments égyptiens confondent l'imagination. Mais au prix de quelle tyrannie, de quelles oppressions, de quelles souffrances, ces œuvres formidables furent-elles exécutées ! Nulle langue humaine ne saurait le dire.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur, écrit un historien, que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des garde-chiourme, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toutes natures, en élevant, en qualité de forçats, les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Rhamsès, il n'y a pas une pierre pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine<sup>1</sup>.

Les Hébreux eurent sans doute une place de choix dans ce nécrologe. On commença par les faire passer de l'état d'étrangers à celui, sinon d'esclaves, du moins de serfs, taillables et corvéables à merci : on les employa aux plus rudes travaux de la campagne, comme l'indique ici la Vulgate, et on leur fit transporter sur leur dos, dans des hottes, la terre que l'on retirait en creusant les canaux d'irrigations<sup>2</sup>. Mais avec Rhamsès II, leur situation s'aggrava encore ; et, si nous en croyons ce que dit leur historien Philon, dans sa *Vie de Moïse*<sup>3</sup>, le régime auquel ils furent soumis ne peut se comparer qu'à celui des camps de concentration imaginés par les tyrannies totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle. On ne tenait plus aucun compte entre eux de la hiérarchie sociale ; tous indistinctement étaient astreints aux corvées les plus humiliantes et les plus pénibles, comme celles de vidangeurs, de boueux ou de portefaix. Quiconque tentait de s'y soustraire était puni de mort. La chaleur, l'épuisement, les épidémies, la nourriture infecte dont ils devaient se contenter, les faisaient mourir comme des mouches : mais on ne laissait pas aux survivants le droit d'enterrer les morts. Ils avaient pour les encadrer des

---

<sup>1</sup> Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, pp. 423-426.

<sup>2</sup> Cf. Ps. LXXX, 7.

<sup>3</sup> L. I, p. 75.

contremaîtres choisis parmi eux, qui, chargés de répartir le travail, étaient responsables de son exécution, sous peine de recevoir le fouet. Mais au-dessus de ceux-là il y avait des surveillants égyptiens, des hommes détestables, — *pessimos*, dit la version chaldéenne, — dont la seule mission était de harceler les Hébreux et de les molester.

D'après l'historien Josèphe, les grands travaux auxquels on les employa furent :

les digues et les canaux destinés à régulariser le cours du Nil ; l'établissement de remparts autour des villes fortifiées, et enfin la construction de ces pyramides d'une hauteur prodigieuse que nous admirons encore aujourd'hui.

La Sainte Écriture confirme en partie cette assertion en disant que le Pharaon *leur fit bâtir les villes de Phitom et de Ramessès*, qu'elle appelle : *villes des tabernacles*. C'étaient des camps retranchés, destinés à servir de bases de départ pour les expéditions contre l'Asie. Établies sur d'énormes soubassements de briques, qui les mettaient à l'abri des inondations du Nil, abondamment pourvues d'arsenaux et de magasins, entourées de remparts de six mètres d'épaisseur, comme l'ont montré les fouilles actuelles, ces places fortes exigèrent sans aucun doute, pour leur construction, un travail de Titans.

Mais de tous les ouvrages auxquels ils furent employés, nul n'a laissé aux Hébreux un souvenir aussi terrible que le transport des énormes colonnes ou des statues monumentales, auxquelles on les attelait comme des bêtes de somme, et qu'il leur fallait traîner à travers tous terrains, sur des distances parfois considérables, jusqu'au lieu où elles devaient être érigées.

Cependant, malgré les mauvais traitements, malgré les privations de toutes espèces dont ils avaient à souffrir, les Hébreux ne cessaient de se multiplier à une cadence qui n'était pas faite pour calmer les inquiétudes du Pharaon à leur égard. Mais un jour, si nous en croyons l'historien Josèphe, survint un événement qui porta celles-ci à leur comble, et détermina le monarque à prendre cette fois des mesures d'extermination.

Un prêtre égyptien, très versé dans les sciences occultes lui fit savoir qu'il allait naître bientôt parmi les Hébreux, un enfant extraordinaire, dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, qui humilierait l'Égypte, et dont la réputation serait immortelle<sup>1</sup>. C'est alors que Rhamsès, craignant pour son trône, conçut l'inferral projet de tuer tous les nouveaux-nés des Hébreux, comme devait le faire plus tard Hérode, son digne émule, en apprenant la naissance du Messie. Il manda en secret deux sages-femmes de haut rang, qui se nommaient l'une Phua, et l'autre Sophora, et qui avaient charge de veiller sur les accouchements des femmes juives : « *Quand vous assisterez ces femmes, leur dit-il, au moment où l'enfant naîtra, si c'est un garçon, tuez-le ; si c'est une fille, laissez-la vivre.* »

Tout en se gardant contre l'accroissement des Hébreux, le prince ne voulait pas se priver des services que rendaient les femmes de cette nation, comme domestiques ou comme ouvrières, d'autant plus qu'elles avaient la réputation d'être extrêmement habiles dans les travaux à l'aiguille<sup>2</sup>.

Cette injonction était abominable : elle allait contre les droits imprescriptibles de l'ordre naturel, en prétendant obliger des personnes dont le devoir professionnel est précisément d'aider les enfants à naître, à se faire leurs meurtrières. Il les forçait, dit saint Éphrem, à mentir à leur propre nom.

Certains auteurs ont pensé que ces sages-femmes étaient elles-mêmes juives<sup>3</sup> : mais il semble bien ressortir du texte de l'Écriture qu'elles étaient égyptiennes. Josèphe souligne même, que c'est pour cela que le roi s'adressa à elles, parce qu'il ne pouvait évidemment se fier à des Juives pour l'exécution d'un tel ordre. Mais le domaine de la maternité est un domaine dans lequel toutes les femmes sont solidaires, à moins d'être entièrement

---

<sup>1</sup> Bien que l'Écriture n'y fasse aucune allusion, cette histoire est entrée dans la tradition catholique : S. Bernard en parle comme d'une chose connue, dans son *Sermon I sur l'Octave de Pâques*. Pat. lat., t. CLXXXIII, col. 294, et Carth., dans son *Commentaire sur l'Exode*.

<sup>2</sup> Carth., t. I, p. 478.

<sup>3</sup> Par exemple saint Augustin, *Contra Mendacium*, ch. XV.

dénaturées. Phua et Séphora se souvinrent qu'elles étaient femmes, avant d'être égyptiennes. De plus l'Écriture note qu'*elles avaient la crainte de Dieu*. Elles n'exécutèrent donc pas cette consigne barbare. Alors il leur arriva ce qui arrive trop souvent dans les cas semblables : elles furent trahies, et le roi, mis au courant de leur conduite, les fit appeler de nouveau : « *Pourquoi m'avez-vous désobéi, demanda-t-il ? Qu'avez-vous prétendu faire en sauvant les enfants mâles malgré les ordres que je vous avais donnés ?* » — Saisies de crainte, redoutant d'être mises à mort elles-mêmes si elles avouaient, la vérité, les inculpées s'en tirèrent par un mensonge : « *Les femmes des Hébreux, dirent-elles, ne sont pas comme les Égyptiennes : elles connaissent elles-mêmes l'art de faire les accouchements, et avant que nous soyons accourues près d'elles, elles ont déjà mis au monde* ». Pharaon crut-il, ou ne crut-il pas à cette excuse ? — L'histoire ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que Dieu protégea ces femmes, qui avaient eu le courage de rester fidèles à leur devoir. Non seulement il ne permit pas qu'elles fussent mises à mort pour leur désobéissance, mais *il les récompensa*, dit l'Écriture, et, *parce qu'elles avaient eu la crainte du Seigneur, il leur bâtit des maisons*.

Que faut-il entendre par ces derniers mots ? - Saint Jérôme pense que, pour les récompenser d'avoir sauvé les petits Hébreux, Dieu leur accorda à elles-mêmes une nombreuse progéniture : le mot *maison* est en effet employé souvent au sens de *famille*, un peu dans toute les langues<sup>1</sup>. Cependant il peut aussi s'agir ici de *demeures dans le ciel*, comme celles que Notre-Seigneur a préparées pour ses élus<sup>2</sup>.

Il n'est pas téméraire de croire qu'en récompense de leur conduite, Phua et Séphora méritèrent de se convertir à la foi des Juifs, comme plus tard Rahab la courtisane, et qu'elles furent ainsi incorporées au peuple du vrai Dieu.

Ramsès cependant n'avait pas renoncé à son projet d'exterminer tous les nouveau-nés. Comprenant que la mesure qu'il avait prise était insuffisante, il publia un édit où il ordonnait, non plus seulement aux sages-femmes, mais cette fois à tous les

<sup>1</sup> *Quaest. Hebraic. in Genes.*, Pat. lat., t. XXIII, c. 1012.

<sup>2</sup> Hier., *Comment. sur Is.*, l. XVIII, ch. XLV ; Pat. lat., t. XXIV, c. 672.



Égyptiens, de jeter dans le Nil les enfants du sexe masculin qui naîtraient chez les Hébreux. Par contre, on laisserait la vie aux filles. Le roi stipulait en outre, ajoute Josèphe, que quiconque contreviendrait à cet ordre, serait puni de mort.

Alors une immense clameur s'éleva de la terre d'Égypte, semblable à celle que devait entendre un jour le prophète Jérémie : *Vox in Rama audita est, Rachel plorans folios suos*<sup>1</sup>. Partout retentissaient les cris des enfants que l'on arrachait à leurs berceaux pour les lancer dans le fleuve, tandis que leurs mères se tordaient les bras de douleur. Et les rives du Nil se couvrirent de petits cadavres rejetés par les flots...

### COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE<sup>2</sup>

La persécution qui fond sur le peuple après la mort de Joseph peut être rapprochée de celle qui devait déferler sur l'Église, après l'Ascension du Sauveur. Alors se levèrent des Pharaons *qui ne connaissaient pas Joseph*, c'est-à-dire des empereurs qui se refusaient à reconnaître le Christ. Ils s'appelèrent Néron, Dioclétien, Julien l'Apostat, etc. Craignant de se voir supplantés par ce roi des Juifs, ils prescrivirent contre les chrétiens des mesures impitoyables, les déclarant hors la loi, les condamnant aux mines, aux travaux les plus vils, aux supplices, à la mort, aux derniers outrages. Ils confièrent cette persécution à des *surveillants détestables*, ceux que l'on voit figurer dans les *Actes des Martyrs*, tels que Rictiovaire, Fescennius, etc., qui s'en acquittèrent féroce-ment. Et cependant, ce déchaînement de cruauté, bien loin d'étouffer la religion naissante, ne fit qu'amplifier et hâter son développement.

Écoutons maintenant Origène nous expliquer le sens moral du même passage :

« Ces choses-là, dit-il, n'ont pas été rédigées pour nous seulement dans un but historique, mais pour nous instruire et nous servir de leçon. C'est pour que toi qui écoutes, toi qui as reçu déjà la grâce du baptême, toi qui fus inscrit au nombre des fils d'Israël, toi qui peut-être as voulu ensuite retourner aux œuvres du siècle, accomplir des actes terrestres et travailler dans la boue, tu saches reconnaître qu'il s'est levé en toi *un*

<sup>1</sup> XXI, 15. *Une voix a été entendue dans Rama : celle de Rachel pleurant ses enfants.*

<sup>2</sup> Cf. Orig., *Hom. I et II sur l'Exode.*

*nouveau roi qui ignore Joseph*. C'est un roi d'Égypte, il te force à t'employer à ses entreprises, il te fait manipuler pour lui la brique et le mortier. Il t'impose contremaîtres et surveillants, il te conduit sous le fouet et la verge à des travaux de terre, il veut que tu lui bâtisses des villes... C'est ce roi d'Égypte qui te fait piétiner le forum pour des procès, disputer avec les tiens pour une motte de terre, tendre des pièges à la chasteté, abuser de l'innocence, commettre chez toi des turpitudes, des cruautés au dehors, des infamies à l'intérieur de ta conscience. T'aperçois-tu que tu commets de tels actes ? - Sache que tu travailles pour le roi d'Égypte, c'est-à-dire que tu agis sous l'impulsion de l'esprit de ce monde<sup>1</sup>. »

Le Pharaon exhortant son peuple à persécuter les enfants d'Israël, évoque l'image de Lucifer appelant les anges apostats à lutter contre les Saints, et les vrais Israélites, c'est-à-dire les contemplatifs. Il sait bien que ceux-là *sont plus forts que lui*, il l'a éprouvé maintes fois dans les combats qu'il leur a livrés, et il redoute qu'après *s'être joints à ses ennemis*, c'est-à-dire aux anges du ciel, et *avoir remporté sur lui la victoire*, ils ne sortent de la terre, c'est-à-dire qu'ils n'échappent à sa puissance, eux, et beaucoup d'autres avec eux.

Pourquoi veut-il maintenant tuer tous les garçons et préserver au contraire les filles ?

« Si vous vous en souvenez, continue Origène, nous avons souvent montré dans nos entretiens, que la *femme* représente la *chair* et les affections de la chair, tandis que *l'homme* représente le *sens raisonnable*, et l'esprit intelligent<sup>2</sup>.

« Le Pharaon déteste ce sens raisonnable, qui peut goûter les choses célestes, comprendre Dieu et *chercher ce qui est en haut* : il désire le voir mort et anéanti. Il voudrait au contraire que vive tout ce qui touche à la chair, et qui s'apparente au corps matériel ; et non seulement vive, mais s'accroisse et se développe... Quand vous voyez des hommes passer leur vie dans le plaisir et la mollesse, baigner dans le luxe, consumer leur temps en banquets, dans le vin, dans les orgies et l'impudicité, sachez qu'en ces hommes le roi d'Égypte *tue les mâles*, et *laisse vivre les filles*. Mais si vous rencontrez un homme tel qu'on en voit *un sur mille*, qui se

<sup>1</sup> *Hom. sur l'Exode*, I, 5.

<sup>2</sup> Saint Jérôme dit de même « La femme représente le sexe faible, et par extension, tout ce qui est faible : c'est pourquoi aucun des saints de l'Écriture n'a eu beaucoup de filles ; seul Salphad, qui est mort dans le péché, n'eut que des filles. Jacob eut une seule fille, Dina, contre douze fils, et elle lui causa beaucoup d'ennuis. *Comment. in Ecclesiasten*, ch. II. Pat. lat., t. XXIII, c. 1080.

tourne vers Dieu, qui, dirige son regard en haut, recherche ce qui est durable et éternel, s'attache à la contemplation, *non des choses visibles, mais des choses invisibles* ; fuit la mollesse et aime la continence, évite la luxure et pratique la vertu, le Pharaon veut sa mort, parce que c'est un mâle, c'est un homme... Voilà pourquoi tous ceux qui servent Dieu en ce monde, tous ceux qui le cherchent sont en butte à la moquerie et au mépris, exposés aux insultes et aux outrages : ... c'est que le Pharaon les hait, il déteste de tels mâles et il n'aime que les filles<sup>1</sup>. »

Comme ce méchant prince, le démon suggère souvent à ceux qui tiennent le rôle de sages-femmes spirituelles, c'est-à-dire à tous ceux qui ont charge de faire naître les âmes à la vie véritable — comme les parents, les maîtres, les directeurs, etc... — *de tuer les mâles et de garder les filles*, c'est-à-dire de détourner leurs disciples ou leurs enfants de tout ce qui représente un effort, une ascèse, une mortification ; de flatter au contraire tout ce qui en est sensualité, mollesse, goût du plaisir. C'est pourquoi rares sont ceux qui méritent le nom d'homme, ou de *vir* ; si rares, que Diogène, malgré sa lanterne allumée, n'en pouvait découvrir un seul dans la foule qui se pressait sur l'Agora.

Au contraire, nous avons de vrais modèles de sages-femmes spirituelles dans les Saints qui ont été appelés à fonder des familles religieuses, chez les Pères du désert par exemple, ou chez une sainte Thérèse d'Avila. Ceux-là ne se contentent pas de désobéir au démon à moitié, comme Phua et Séphora. On avait dit à ces femmes : « *Tuez les garçons et sauvez les filles.* » Elles obéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent les filles, et elles désobéirent à moitié, puisqu'elles sauvèrent aussi les garçons. Mais les saints dont nous parlons prennent exactement la contrepartie de l'ordre donné par le prince des enfers : ils *tuent les filles*, et *ne sauvent que les garçons*. Ils s'appliquent à détruire sans merci dans les âmes, tout ce qui est de la chair, tout ce qui est efféminé, tout ce qui est de l'esprit du monde : ils ne laissent subsister que ce qui est viril, ce qui est conforme à la raison et à la loi de l'esprit.

Ajoutons que dans le peuple de Dieu, beaucoup d'âmes peuvent se passer de sages-femmes, beaucoup sont capables de *s'accoucher elles-mêmes*, comme les *femmes des Hébreux*, parce qu'elles sont capables de discerner ce qui est bien et ce qui est mal, et de chercher la perfection, de leur propre mouvement. C'est à celles-là que saint Jean disait : Vous n'avez pas besoin *que quelqu'un vous instruisse ; mais la grâce du Christ vous enseigne toutes choses*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Orig., *Hom. sur l'Exode*, II, I.

<sup>2</sup> I Jo., II, 26. Cf. aussi I Cor., I, 5, et I Tim., 1, 8.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>LIVRE PREMIER L'ÉGYPTE.....</b>	<b>17</b>
CHAPITRE PREMIER LES PHARAONS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS.....	17
CHAPITRE II LA CORBEILLE DE JONC.....	28
CHAPITRE III à LA CROISÉE DES CHEMINS.....	35
CHAPITRE IV LE BUISSON ARDENT.....	43
CHAPITRE V LE RETOUR EN ÉGYPTE.....	54
CHAPITRE VI PREMIÈRE VISITE AU PHARAON.....	63
CHAPITRE VII SERPENT CONTRE SERPENTS.....	70
CHAPITRE VIII LES PREMIÈRES PLAIES D'ÉGYPTE.....	76
CHAPITRE IX DEUXIÈME SÉRIE DE PLAIES.....	84
CHAPITRE X LA PREMIÈRE PAQUE.....	92
CHAPITRE XI LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.....	102
CHAPITRE XII COMMENT L'ARMÉE ÉGYPTIENNE FUT ANÉANTIE SANS COMBAT.....	110
<b>LIVRE II LE SINAÏ.....</b>	<b>117</b>
CHAPITRE PREMIER LE CANTIQUE DE MOÏSE.....	117
CHAPITRE II LES EAUX DE MARA.....	127
CHAPITRE III LA MANNE.....	135
CHAPITRE IV RAPHIDIM.....	141
CHAPITRE V VICTOIRE SUR AMALEC.....	147
CHAPITRE VI LA VISITE DE JÉTHRO.....	154
CHAPITRE VII LE SINAÏ.....	161
CHAPITRE VIII LE DÉCALOGUE.....	169
CHAPITRE IX L'ANCIENNE ALLIANCE.....	176
CHAPITRE X OÙ MOÏSE DEMEURE QUARANTE JOURS.....	182
CHAPITRE XI LE VEAU D'OR.....	193
CHAPITRE XII LE RETOUR DE MOÏSE.....	200
CHAPITRE XIII LES SECONDES TABLES.....	211
CHAPITRE XIV FONDATION DU SACERDOCE LÉVITIQUE.....	217
CHAPITRE XV NADAB ET ABIU.....	227
CHAPITRE XVI LES OFFRANDES DES PRINCES D'ISRAËL.....	233
<b>LIVRE III LA ROUTE DE CHANAAN.....</b>	<b>240</b>
CHAPITRE PREMIER LE DÉPART DU SINAÏ.....	240
CHAPITRE II L'INSTITUTION DU SANHÉDRIN.....	246
CHAPITRE III LES SÉPULCRES DE CONCUPISCENCE.....	254
CHAPITRE IV OÙ MARIE EST FRAPPÉE DE LA LÈPRE.....	259

CHAPITRE V EXPLORATION DE LA TERRE PROMISE.....	265
CHAPITRE VI OÙ LES ENPLORATEURS RENDENT COMPTE DE LEUR MISSION.....	271
CHAPITRE VII D'UN HOMME QUI FUT TROUVÉ RAMASSANT DU BOIS LE JOUR DU SABBAT.....	278
CHAPITRE VIII DATHAN, CORÉ ET ABIRON.....	282
CHAPITRE IX OÙ DIEU PROUVE QU'AARON EST BIEN LE PONTIFE DE SON CHOIX.....	291
CHAPITRE X LA MORT DE MARIE.....	298
CHAPITRE XI L'EAU DE CONTRADICTION.....	304
CHAPITRE XII LA MORT D'AARON.....	309
CHAPITRE XIII LE SERPENT D'AIRAIN ET LE PASSAGE DE L'ARNON.....	314
CHAPITRE XIV SÉHON, ROI DES AMORRHÉENS, ET OG, ROI DE RASAN.....	320
CHAPITRE XV POURQUOI LE ROI BALAC FIT APPEL A BALAAM.....	327
CHAPITRE XVI OÙ L'ON ENTEND LA VÉRITÉ SORTIR DE LA BOUCHE D'UNE ANESSE PUIS DE CELLE D'UN FAUX PROPHÈTE....	335
CHAPITRE XVII L'ÉTOILE DE JACOB.....	342
CHAPITRE XVIII LA FORNICATION D'ISRAËL.....	350
CHAPITRE XIX LE CHÂTIMENT DES MADIANTITES.....	357
CHAPITRE XX INSTALLATION DES TRIBUS TRANSJORDANES.....	363
CHAPITRE XXI LES DERNIERS JOURS ET LA MORT DE MOÏSE.....	370

Du même auteur aux éditions Saint-Remi

LES PATRIARCHES

JOSUE ET LES JUGES

LE ROI DAVID

LES NOCES DE CANA

LE PROPHETE DANIEL

COMMENTAIRE SUR LE PROPHETE JONAS

TRAITÉ SUR L'Oraison

LE CHRIST-ROI

LE SENS MYSTIQUE DE L'APOCALYPSE

LES XII DEGRÉS DE L'HUMILITÉ